

XYZ. La revue de la nouvelle

Puisque c'est comme ça

Sylvie Massicotte



Numéro 97, printemps 2009

Irritation

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2783ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Massicotte, S. (2009). Puisque c'est comme ça. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (97), 31–33.

Puisque c'est comme ça

Sylvie Massicotte

IL FAUDRA bien réussir à vider l'appartement en sa compagnie. Il le faudra. C'est écrit qu'il le faudra. Une des dernières volontés de notre géniteur. Et me voilà coude à coude avec mon grand frère roux. Il ne grisonne pas encore, pourtant il y a eu de quoi ces dernières années. Je ne l'ai pas revu depuis sa sortie de prison, il y a combien de temps déjà ? En tout cas, il a apporté des biscuits. J'ai dit non merci, mais il a insisté. Il est comme ma mère, il insiste.

Je suis passée chez elle avant de venir. Elle m'a suppliée, et c'est rare qu'elle me choisisse pour faire part de ses désirs, j'en aurais été touchée si elle n'avait pas tant insisté en murmurant en boucle « Tu sais le lutrin, le lutrin espagnol de ton père, on l'avait acheté ensemble à Ronda, j'avais dit *El atril, por favor* en désignant l'objet. Le lutrin, oui, j'aimerais le ravoir. D'autant que... »

J'ai dû la couper pour lui expliquer que je ne savais pas si je pourrais, que cela allait dépendre de son fils. Elle a tout de suite réagi :

— Ton frère, il n'en voudra pas !

Comment pouvait-elle en être si sûre ?

— J'en suis convaincue, a-t-elle affirmé.

Et elle a répété que ce lutrin, que papa utilisait quand il jouait de la guitare, elle le voulait vraiment. Surtout qu'il n'y avait pas de mention particulière dans le testament à ce sujet, alors on allait bien devoir en disposer, il était à elle, n'est-ce pas, bien à elle puisqu'elle l'avait acheté avec mon père en Espagne et qu'elle avait dit *El atril, por favor* et que rien ne lui a été légué à elle. « Il a dû oublier, ton père, avec sa maladie... »

Maudit lutrin. En entrant, mon frère y a jeté sa veste à carreaux. Le vêtement y est resté accroché, comme à une patère. Ensuite, il a sorti ses foutus biscuits au beurre d'arachide. Et maintenant, il insiste, comme ma mère... Il dit « Prends-en un ! » presque fâché. Il dit « Sors de la lune ! Notre père est mort, un point c'est tout. Il faut bien manger un peu. Du beurre de *peanut*, c'est nourrissant. Prends-en un ! Un biscuit, c'est pas la fin du monde. »

Il le tient devant mon visage, entre ses doigts couverts de taches de rousseurs et de poils bouclés. Il fait l'avion avec le biscuit, le porte à ma bouche que je garde fermée en hochant la tête. Je fais signe que non, les lèvres serrées, mais il insiste encore. J'ai une peur de petite fille. Je crains qu'il me demande pourquoi je résiste aux biscuits alors qu'il m'en a tant fait manger quand j'étais gamine. Il me les donnait avec tellement d'affection quand il me prenait sur ses genoux...

J'essaie de lui expliquer que je ne mange plus de biscuits aux arachides parce que Sébastien est allergique et que, du coup, je n'en achète plus. Je n'en ai plus envie, de toute façon. Je répète que je n'en ai plus envie. Il m'interrompt, furieux : « Je te crois pas ! »

Je prends mon courage à deux mains et je dis « Pourquoi est-ce que je raconterais des faussetés ? Je ne suis pas comme toi. Tu en as raconté, toi, des faussetés, après tes bêtises dans le Grand Nord, hein, tes bêtises dans le Grand Nord... »

Il clôt l'affaire en disant « Puisque c'est comme ça... »

C'est ainsi qu'on clôt les affaires, chez nous, « Puisque c'est comme ça ». Mon grand frère roux déclare :

— Puisque c'est comme ça, moi, je décolle. Je prendrai pas grand-chose, tu vas voir, et après je disparaiss...

Le lutrin, je pense. Pas le lutrin que maman m'a demandé !... Et il continue :

— Je prends la guitare, puis je fous le camp, tu te débrouilleras avec le reste.

Je suis soulagée qu'il ne s'empare pas du lutrin, je suis contente, mais je sens le besoin d'ajouter :

— Tu vas refiler la guitare de papa à tes amis revendeurs, c'est ça ?

Il hausse les épaules, engouffre le biscuit. Je le regarde mastiquer sa pâte aux arachides et l'odeur me parvient, écœurante. Je souffle : « Je ne pourrais plus. » Alors il demande, sur un ton colérique, un morceau d'arachide accroché à la lèvre :

— Tu ne pourrais plus quoi, exactement ?

Lui, les biscuits aux arachides, moi sur ses genoux... Je ne pourrais plus. Mais je me tais.

Les balles de golf de papa, alignées sur le rebord de la fenêtre, commencent à se brouiller. De ma voix qui tremble, je balbutie :

— Je t'en prie, on est là pour ça, vidons l'appartement.

Et, pour le calmer, j'ajoute :

— Tu voudrais peut-être les balles de golf, dis-moi...

Il attrape sa veste, fait glisser ses bras musclés dans les manches, puis ramasse la guitare de notre père. Sans scrupules, il prend aussi le lutrin. Je voudrais dire quelque chose pour le retenir, mais je n'y arrive pas. Avant de claquer la porte, il me lance :

— Le lutrin, c'est pour maman. Elle me l'a demandé.

Et je reçois le paquet de biscuits en plein ventre.